

DVD. Adès : The Tempest (Adès, 2012)

DVD. Thomas Adès : The Tempest (Adès, 2012) ... Dans la sublime mise en scène de Robert Lepage, lequel a signé rappelons nous une Damnation de Faust anthologique à Bastille et récemment le Ring de Wagner au Met, disposant d'une machinerie pharaonique et trait de génie technique, polyvalente-, cette tempête shakespearienne gagne un surcroît de magique fascination. Attractivité en rien dénaturée par le transfert en dvd. Révélée à Londres (Covent Garden) dès 2006, l'opéra de Thomas Adès poursuit sa course glorieuse, en maintes reprises -preuve du succès d'un ouvrage contemporain-, et ici sous la forme d'un enregistrement vidéo : **en novembre 2012, Robert Lepage imagine sur le plateau du Met, un théâtre dans le théâtre,** mise en abîme portée par un regard neuf et souvent génial. Déchu de son royaume de Milan, Prospero paraît dans la salle de La Scala : lieu mythique de l'opéra qui se dévoile de tableau en épisode. La machinerie reprend ses droits, produisant la magie de l'action, une action toujours parfaitement claire et souvent poétique.

Infernal et délirant ... le sublime théâtre d'Adès



Thomas Adès a magnifiquement compris les enjeux et la symbolique délirante du sujet traité au théâtre par Shakespeare.

Prospero évincé du pouvoir et destitué du duché de Milan sous les coups de son frère le traître Antonio et du complice de ce dernier, le Roi de Naples-, entend prendre sa revanche sur une île qu'il a lui-même conquise ... en écartant son prétendant légitime, Caliban.

Magicien, Prospero a suscité une tempête qui fait échouer les courtisans de Naples et le roi lui-même sur les rives de son

île.

La guerre que livre Prospero l'aveugle sur ce qu'il perd réellement : l'amour de sa fille Miranda qui s'éprend de Ferdinand, le fils du Roi de Naples. Au terme d'une action désespérée et cynique, le magicien comprend sa folie et sait renoncer : Miranda épouse Ferdinand mais Ariel, l'esprit facétieux du magicien, le quitte sans remords. Incompris et manipulé tout l'opéra durant, Ariel se libère lui-même. L'opéra d'Adès n'est-il pas une splendide libération des êtres contre eux-mêmes, et ce théâtre des illusions façonné par Lepage, ne donne-t-il pas à voir justement les étapes de ce labyrinthe imaginaire dont chaque étape en 3 actes, rythme le formidable rite d'initiation ? Prospero y vainc sa quête du pouvoir en reconnaissant l'empire de l'amour... il en paie le prix fort car il finit seul.

En mêlant réel et irréel, poésie et fantastique, le spectacle renouvelle sans l'atténuer le modèle shakespearien. Une réussite absolue.

Prospero anthologique, félin, délirant, au dire millimétré, Simon Keenlyside a trouvé de fait et de façon indiscutable, un rôle taillé pour son tempérament vocal et scénique. Hier Ferdinand amoureux, Toby Spence, tout aussi excellent dans un registre plus aigu, incarne avec quel trouble et ambivalence

le déloyal et pervers Antonio ; les autres ténors sont à la fête, au diapason d'une direction d'acteurs qui associe finesse et présence : Alek Shrader (le joli et aimable Ferdinand), William Burden (Roi de Naples) et Alan Oake (pétillant Caliban). Même enthousiasme pour les dames : Audrey Luna (Ariel) et Isabel Leonard (Miranda)...

C'est un triomphe légitime tend la réalisation sert une partition admirable. Londres a enfanté un chef d'oeuvre lyrique contemporain. Paris pourrait-il en dire de même ? Ni Akhmatova, bien fade bien grise, ni La Cerisaie trop lisse trop convenu, n'ont pas un tel délire, cette magie d'une libre et parfois fulgurante justesse... d'autant que la production est ici dirigée par Adès lui-même.

A voir et s'en délecter de toute urgence. Thomas Adès : The Tempest, d'après Shakespeare (2006, live réalisé au Met en 2012). 1 dvd Deutsche Grammophon.

CD. Vivaldi : Catone in Utica (Curtis, 2012)

CD. Vivaldi: Catone in Utica (Curtis, 2012. 3 cd Naïve) ...

Nouveau jalon de l'intégrale des opéras de Vivaldi chez Naïve. Après Scimone (1983), Malgoire (rétablissant l'acte I manquant en 1997), voici pour ce Caton in Utica de 1738 (créé au Filarmonico de Vérone dans les décors de Bibiena), le geste d'Alan Curtis dont l'arête vive, le style nerveux et sec soulignent la furià du Vénitien moins sa capacité à rompre la chaîne de la frénésie pour que enfin mais si rarement ici, s'affirme la lyre sensuelle voire extatique du divin Antonio.

Or tout cela est inscrit dans les actes parvenus II et III donc et s'il emprunte à l'Olimpiade sa formidable ouverture, le chef reste dans une tension certes dramatique dont l'âpreté à tout craint nous semble réductrice : où est ce Vivaldi poète

enchanteur, celui des Quatre Saisons. Curtis réemboîte le pas d'un Spinosi, tout muscles et rage, évitant de s'alanguir trop, mais sans disposer ici d'un plateau vocal totalement convaincant.

Apreté de Curtis ...



Parlons d'abord du Catone, en demi teintes, du ténor Topi Lehtipuu glaçant, tendu lui aussi, au rythme linguistique carnassier qui rehausse cependant la figure du rival de César : la ligne manque de clarté, tous les aigus sont engorgés et les vocalises patinent mais le mordant du personnage parvenu

en fin de course, vieux sénateur incarnant l'idéal républicain face à l'ambition du jeune César (Roberta Mameli : âpre et trop droite, voire limitée dans les airs) paraît suffisamment pour offrir du personnage un portrait » à la romaine « , riche en vivacité mais d'un style parfois douteux (minaudant entre maniérisme et affectation de toutes sortes).

Plus nettement passionnante la figure d'Arbace dont la soprano

Emöke Barath fait une sorte de Cherubino ardent et très impliqué (mais en soprano) dans récitatifs et arie ; grave et sombre, mûre avant l'âge, la fille de Catone, Marzia est campée par Sonia Prina, contralto à la profondeur sauvage et droite, souvent martiale : un vrai garçon manqué... qui pourtant malgré la fureur de son père (II) avoue son amour pour l'ennemi incarné : César (ici soprano métallique). C'est compter sans la fin stratège qu'est le vainqueur de Rome : là, l'intrigue de la veuve de Pompée, Emilia (formidable Anne Hallenberg), définitivement remontée contre César, tente d'exacerber (vainement) la haine plus récente de Caton : mais vaincu à Utica celui-ci tente de se suicider ...

Au final dans ce jeu des identités fortes affrontées et, sur le plan des tessitures, inversées : unis dans la haine, Catone et Emilia sont remontés contre César ; propre à l'opéra baroque qui aime mêler les sexes, Cesare est un soprano vif voire cynique opposé par exemple à celle qu'il aime, Marzia (à l'inverse, profond contralto) ; d'emblée, le travail théâtral et psychologique est indiscutable : les récitatifs magnifiquement articulés s'imposent.

Pour l'Emilia d'Ann Hallenberg, l'Arbace d'Emöke Barath, et aussi le Fulvio de Romina Basso, cette nouvelle lecture du Catone vivaldien, version Curtis 2012, mérite absolument d'être écoutée. Dommage que Curtis s'entête à surligner l'expressivité vivaldienne en écartant toute langueur au profit d'une permanente tension. Après tout, Vivaldi valant bien Handel, il serait temps d'envisager chez le Vénitien un même théâtre : émotionnel, riche, palpitant, contrasté. Le défi des nouvelles générations ?

Antonio Vivaldi (1678-1741) : Catone in Utica, 1738. Topi Lehtipuu, Catone. Ann Hallenberg, Emilia. Roberta Mameli, Cesare. Sonia Prina, Marzia. Romina Basso, Fulvio. Emöke Barath, Arbace. Il Complesso Barocco. Alan Curtis, direction. 3 cd Naïve. OP 30545.

Aida de Verdi, version Py

En direct de Bastille, dans les salles UGC : Aida de Verdi ...

Les salles de cinéma du réseau UGC diffusent en direct le 14 novembre 2013 à partir de 19h30, la production spectaculaire et toute en or d'Aida de version dans la mise en scène d'Olivier Py ...

Notre avis. Après Alceste de Gluck à Garnier, le mois dernier, voici Aida de Verdi (1871), version Olivier Py : l'ouvrage servi par le metteur en scène de retour sur les planches parisiennes en moins



d'un mois, n'était pas programmé depuis 45 ans à l'Opéra de Paris ... un comble pour un sommet de l'opéra romantique italien. Le scénographe joue surtout sur les décors aussi somptueux que spectaculaires, tout d'or étincelant (l'or n'est-il pas dans l'Egypte antique la chair des dieux ? mais c'est la seule référence à l'Antiquité nilotique)... Exit les effets hollywoodiens et le kitsch néoégyptien : la vision est celle de l'époque de Verdi mais n'empêche pas pour autant une esthétique du clinquant et du colossal. Au final, la proposition n'est guère subtile et l'on cherche l'intimisme psychologique du huit clos que Verdi a su ciseler derrière la pompe archéologique. Les plus de cette nouvelle production vertement critiquée au moment de sa première : le Radamès claironnant mais fin de Marcelo Alvarez et la direction toute en nuances, elle, de l'excellent Philippe Jordan... Jusqu'au 16 novembre 2013 à l'Opéra Bastille.

Verdi : Aida

au cinéma, réseau salles UGC

le 14 novembre 2013, en direct à 19h30

Mis en scène par Olivier Py et dirigé par Philippe Jordan,
en direct le jeudi 14 novembre à 19h30

dans 27 salles du réseau UGC en France et en Belgique
(dans le cadre de la saison Viva l'Opéra ! – www.vivalopera.fr
et www.vivalopera.be), en direct et en différé dans 55 salles
du réseau indépendant en France et 300 salles en Europe et
dans le reste du monde.

Diffusion sur Mezzo, samedi 23 novembre à 20h30

Aida au cinéma

Opéra en quatre actes (1871)

Musique de Giuseppe Verdi (1813-1901)

Livret d'Antonio Ghislanzoni

d'après Auguste Mariette

En langue italienne

PHILIPPE JORDAN, Direction musicale

OLIVIER PY, Mise en scène

CARLO CIGNI, Il Re

LUCIANA D'INTINO, Amneris

OKSANA DYKA, Aida

MARCELO ALVAREZ, Radamès

ROBERTO SCANDIUZZI, Ramfis

SERGEY MURZAEV, Amonasro

OLEKSIY PALCHYKOV, Un Messagero

ÉLODIE HACHE, Una Sacerdotessa

Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris

rappel :

L'Opéra national de Paris au cinéma, saison 2013-2014

– Aida, le 14 novembre 2013

– Les Puritains, le 9 décembre 2013

– La Belle au bois dormant, le 16 décembre 2013

- La Fanciulla del west, le 10 février 2014
 - Tristan et Isolde, le 29 avril 2014
 - Soirée Balanchine / Millepied, le 3 juin 2014
 - La Traviata, le 17 juin 2014
-

Elisabeth Sombart, piano



Elisabeth Sombart, piano. Nocturnes de Chopin. Paris, salle Cortot, le 17 novembre 2013, 17h30. Elisabeth Sombart est une pianiste d'exception qui recherche et exprime le sens profond de la musique. L'interprète développe depuis plusieurs années une affinité privilégiée avec les mondes sonores de Frédéric Chopin dont elle a enregistré l'intégrale des oeuvres pour piano seul. Le

travail de la pianiste réalise aussi un approfondissement personnel des oeuvres choisies ; pour Elisabeth Sombart, la musique est une formidable porte d'entrée pour l'accomplissement que chacun ambitionne d'atteindre, de vivre, de partager... un accord magique entre l'âme et le corps. Au sein de sa fondation établie en Suisse, Résonnance, la pianiste développe un cycle de concerts gratuits afin que la musique classique touche ceux qui en ont le plus besoin, dans les hôpitaux, les maisons de retraites, les prisons... Elisabeth Sombart est aussi une pédagogue recherchée, soucieuse de partager sa propre conception de l'enseignement fondée sur la phénoménologie du son et du geste, une approche originale et formatrice qui est la synthèse de sa formation auprès de deux maîtres, Sergiu Celibidache et Hilde Langer-Rühl.

A Paris, salle Cortot, le 17 novembre 2013, Elisabeth Sombart donne un récital Chopin choisissant ses Nocturnes pour éclairer la vie du compositeur romantique et partager l'immense bonheur que ses partitions procurent.

la quête de l'invisible ...

A contrario de la virtuosité pyrotechnique et spectaculaire de son contemporain Liszt, **Frédéric Chopin** cultive les mondes intérieurs, la quête d'une vérité enfouie qui plonge dans le monde de l'enfance, du souvenir, de la suprême nostalgie. Polonais expatrié, Chopin a la mélancolie de sa terre natale, une intensité rétroactive qui embrase sa langueur suggestive. Il souhaitait se fixer en Angleterre, c'est à Paris qu'il s'installe ; Chopin y découvre le bel canto éthéré, suspendu et crépusculaire comme lui d'un Bellini. Si l'homme reste énigmatique, son œuvre seule parle pour sa fascinante complexité où tout a été conçu pour le piano.



Peu de concerts publics, surtout des récitals confidentiels donnés pour des proches et des amis, Chopin favorise le repli, l'intimité, le murmure. Et s'il aima la voix, seuls comptèrent les divines cantatrices évanescents belliniennes (incarnées par Pasta ou Malibran), et surtout Adolphe Nourrit, Orphée romantique, – créateur du Comte Ory, Arnold, Robert le Diable, Raoul et Éléazar-, immense chanteur qui s'associa à Paris avec Frédéric pour révéler aux parisiens, les mondes inaccessibles de Schubert grâce à ses lieder. Mais de tous les chants

incarnés, c'est celui de La Sonnambula (La Somnambule) de Vincenzo Bellini qui inspire profondément et fraternellement ses Nocturnes.

Le récital d'Elisabeth Sombart propose un voyage intérieur à travers les Nocturnes de Chopin. Programme événement.

Elisabeth Sombart, piano

Récital La vie de Chopin

à travers ses Nocturnes **Dimanche 17 novembre 2013, 17h30**

Paris, salle Cortot

78, rue Cardinet 75017 Paris Réservations, informations :

[06 12 34 32 60](tel:0612343260)

www.autourdupiano.fr

Prix des places

Tarif normal : 25 €

Tarif réduit (- 25 ans) : 16 €

Frais de réservation : 1 € par place

Téléphone : + 33 (0)1 43 71 60 71

Coffret ERATO : 50 cd

Coffret ERATO : 50 cd ... Le coffret événement est sobrement habillé d'un vert prairie et son logo en habit blanc sur fond brillant : un cadeau idéal pour les fêtes de fin d'année. La résurrection du label ERATO créé en 1953, soit pour ses 60 ans, demeure l'événement le plus imprévu et le plus spectaculaire de l'industrie du disque, par ailleurs si ruiné par la crise et l'évolution des nouveaux comportements et pratiques culturels. Les 50 cd (l'éditeur et nouveau propriétaire Warner aurait été inspiré, anniversaire oblige, de pousser jusqu'à ... 60 galettes) réunis ici montrent la diversité d'un catalogue tout azimut : variant les répertoires dont évidemment les pionniers de la révolution baroque tels Gardiner, Koopman et surtout le premier d'entre eux, William Christie et ses somptueux Arts Florissants : le label vert regroupe leurs gravures majeures dans tous les domaines (musique sacrée, opéra, madrigaux...).

Au registre des grands solistes, saluons le récital de **Maurice André**, trompette (1969), **Marie-Claire Alain**, orgue (Bach, 1994, Liszt 1989, et surtout Franck, 1976), **Vadim Repin** (Concertos pour violon de Sibelius et Tchaïkovski, 1994), **Scott Ross**, clavecin (Sonates de Domenico Scarlatti (1985-1990) ...**Côté opéra et récital lyrique**, se distinguent entre autres, la Carmen de Maazel avec Julia Migenes Johnson et Plácido Domingo (extraits, 1982), Les Noces de Figaro de Barenboim enregistré en 1990 avec Lella Cuberli, Cecilia Bartoli en Cherubino, le récital de **Sumi Jo** (1994) ... de **Susan Graham** (dédié à l'opérette française de Hahn à Simons, 2001), ...



Les amateurs de musique contemporaine apprécieront le disque de **Boulez par Boulez** (1985, 1989) comprenant Le Visage nuptial et Figures, Doubles, Prismes ; Et exspecto resurrectionem mortuorum de Messiaen par Boulez et Yvonne Loriod (1966) ; Méditation sur le mystère de la Sainte Trinité par l'auteur lui-même **Olivier Messiaen** (1972)

Côté musique française, et symphonisme hexagonal, soulignons à l'heure des orchestres sur instruments d'époque, la place des phalanges modernes qui confirment que tout n'est pas exclusivement une question de sonorité et d'instruments anciens, mais bien aussi de style et d'intentions : écoutez ainsi **les Berlioz d'Alain Lombard** (1980), le provincialisme recomposé de Canteloube, Maurice Emmanuel (chansons bourguignonne du Pays de Beaune!) par Kent Nagano et l'orchestre de l'Opéra de Lyon (solistes : Dawn Upshaw, 1996), **Milhaud** (Symphonie n°4, n°8) par l'auteur lui-même ; le programme **Paul Dukas** (l'Apprenti sorcier, la Péri) par **Armin Jordan**... surtout l'excellent programme **Albert Roussel par Jean Martinon** pilotant l'Orch national de L'ORTF (1970-1971), comprenant Bacchus et Ariane (les 2 suites), Le Festin de

l'Araignée. Un must absolu.

N'omettons pas de relever plusieurs cd d'une vitalité orchestrale et d'un souffle instrumental certain : programme Stravinsky (Pulcinella, Le Chant du Rossignol par **Boulez et le National de France** (1980), programme russe (Tchaikovsky : Francesca et Rimini), Moussorgsky, Glinka, Glazunov (suite de Raymonda) par **Evgeny Mravinsky** conduisant le Leningrad Philharmonic Orchestra (1981).

Le baroque en gloire ...

Les perles du coffret concernent surtout les premiers baroques, oeuvres méconnues ou inédites qui dévoilaient alors tout un continent de passionnantes redécouvertes : Requiem de Campra (Gardiner et ses troupes exclusivement britanniques English Baroque Soloists et Monteverdi Choir, 1979), Iphigénie en Aulide de Gluck (à la frontière du néoclassicisme et du préromantisme, Gardiner, Lynne Dawson, Van Dam, Von Otter, 1987) ; svéritable résurrection mémorable, l'oratorio **San Giovanni Battista de Stradella** (Bot, batty, Lesne, 1992), ...

Occasion de relever les progrès ou tout au moins l'évolution parcourue depuis les années 1960 et 1970, Erato détient aussi les pépites des premiers » baroqueux » sur instruments modernes ou au début des investigations de style et d'instruments : Selva morale e spirituale de Monteverdi par **Michel Corboz** de 1967, surtout le Te Deum de Lully par **Jean-François Paillard** (1975)...

Erato ne serait pas ce label universellement connu, à l'activité musicale si défricheuse, aux réalisations si justes sans l'apport inestimable des **Arts Florissants** qui sous la conduite de leur fondateur **William Christie** en 1979, gravent ainsi pour le label leurs oeuvres majeures et fondatrices : Médée de Charpentier (Lorraine Hunt, 1994, extraits), Didon et Enée de Purcell (extraits, avec Gens, degor, Fauchécourt, 1994), un disque comprenant le Vespro de Monteverdi (1997), quelques madrigaux de D'India (1997), Il Sant'Alessio de Landi

(1995), La Descente d'Orphée aux enfers (1995), La Pierre philosophale de Charpentier (1998)... King Arthur de Purcell (1995). Citons évidemment le must de l'enchanteur Bill : ses Rameau ; ici, l'intégralité de La Guirlande (2000) et quelques extraits de l'exceptionnel Hippolyte et Aricie, sans omettre sur des rives plus récentes celles du Mozart sacré, une excellente version du Requiem (intégrale, 1994) avec Anna Maria Panzarella, Nathalie Stutzmann...

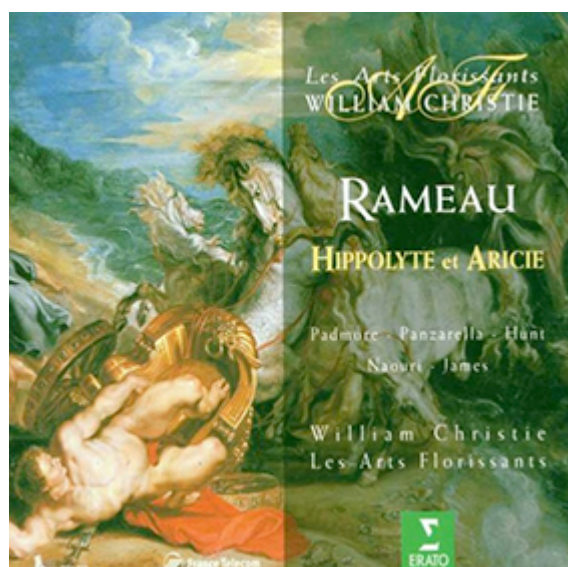
Le catalogue Erato compte aussi plusieurs enregistrements de **Mitslav Rostropovitch** (1 cd Chostakovitch comprenant la Symphonie 15 et Rayok en version anglaise de 1990) et bien d'autres trésors encore qui font toute la valeur de cette inestimable somme de témoignages sonores et musicaux. Coffret événement.

Coffret Erato 2013. 50 cd.

CD. Rameau : Hippolyte et Aricie (Christie, 1996)

CD. Rameau : Hippolyte et Aricie (Christie, 1996) ... Dès 1996, William Christie et ses Arts Florissants, portés par une expérience collective de près de 17 ans, inaugure avec cette gravure historique devenue légendaire, un cycle Rameau particulièrement saisissant. Autant Zoroastre par son sujet et le profil des protagonistes évoque le choc des forces du Bien et du mal en un opéra véritablement spectaculaire, autant Les Boréades réactivent sous le prétexte du sujet du Dieu du vent du nord (Borée), le fantastique des phénomènes naturels (tempêtes multiples), ... autant Hippolyte, premier grand ouvrage du Dijonais, sorte de déclaration de tout ce qu'il va

réaliser par la suite (1733) est un ouvrage où perce la solitude des » grands » (Phèdre et Thésée), Rameau y analyse comme un texte de Corneille et surtout de Racine (le théâtre parlé grande référence des génies lyriques) l'impuissance trouble des âmes saisies dans leur éloquente solitude et leur conscience terrifiée : le couple royal implose en plein vol et la musique dans le chant de l'orchestre nous dit tout de leur errance et de leur course au vide. Ici la fosse exprime les vertiges infernaux, Hippolyte également (voir ici tout l'acte II : Thésée aux Enfers, à la recherche de son ami Pirithoüs) mais Rameau peint aussi à travers les amours d'Hippolyte et Aricie, le formidable printemps d'un l'amour juvénile le plus tendre jamais peint de cette façon (depuis Lully) sur une scène lyrique.



Le chœur d'une constante énergie (superbes épisodes des suivants de Diane), l'intensité de la direction, surtout la finesse des chanteurs dont la Phèdre ardente, tragique et sombre de Lorraine Hunt (l'un de ses meilleurs rôles en totale complicité avec Bill) ou encore la chasseresse embrasée de Mireille Delunsch (la future Platée tout aussi délirante chez Minkowski), sans omettre l'exceptionnel Annick Massis,

bergère sublimée pour l'air si tendre et conclusif des » Rossignols amoureux » accréditent une lecture superlative dans ses choix vocaux ... Tous restituent un Rameau enchanteur et épique, dont la science se met au service de l'expressivité la plus juste. Les divertissements (épisodes dansés et musicaux) y expriment une nostalgie d'une élégance inouïe... Si l'on devait commencer son exploration du théâtre ramélien, à coup sûr, il faudrait débiter par l'écoute de cette lecture remarquablement réussie : la profondeur y égale la grâce (la mort d'Hippolyte qui suscite la terreur impuissante de Phèdre : moment unique dans l'opéra baroque français), ce qui est loin d'être le cas pour d'autres chefs, moins subtils.

L'enchanteur William frappe fort et très juste : il y explore entre autres, avec une clairvoyance remarquable comme nul autre les jardins de Diane, instance propice à l'essor de l'amour : ses tableaux de chasse, où hautbois, bassons et cors disent le retour d'une arcadie espérée enchantent littéralement. Et tout le dernier acte, apothéose inégalée depuis, faisant se succéder musette, ample chaconne, gavottes et dernier chœur nuptial délivre ici la perfection d'un ensemble désormais inatteignable chez Rameau, les très bien nommés Arts Florissants.

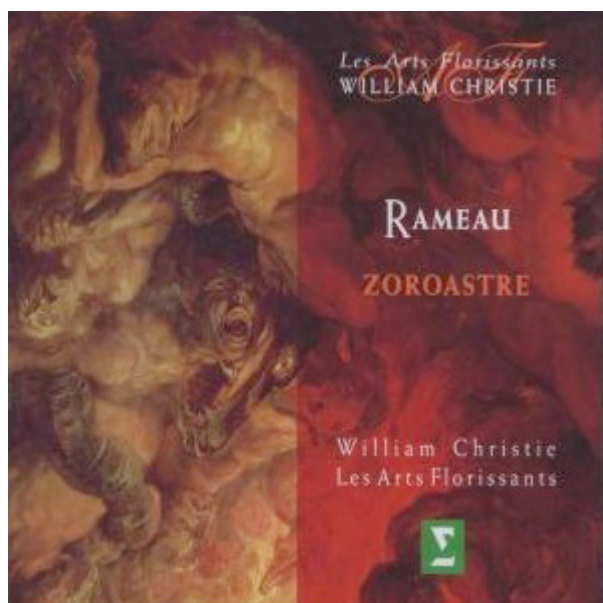
En 1996 avant Zoroastre, déjà se retrouvent deux ardente voix d'une parfaite intelligibilité, celles du couple Mark Padmore (tendre et très fluide Hippolyte) et l'ineffable Anne-Maria Panzarella, ici, angélique et naturelle Aricie (leur duo du IV, « Nous allons nous jurer une immortelle foi... » est anthologique). On ne peut imaginer meilleure caractérisation émotionnelle, linguistique, dramatique. L'un des sommets de la discographie des Arts Florissants et de William Christie, au rayon » Rameau « . 3 cd Erato.

CD. Rameau : Zoroastre (Christie, 2001)

CD. Rameau : Zoroastre (Christie, 2001) ... En ces temps de célébration Rameau (2014 marque le 250ème anniversaire de sa mort en 1764), où les grands projets lyriques se font rares – aucune grande tragédie lyrique du Dijonais n'est à l'affiche ni l'Opéra de Paris, héritière de l'institution pour laquelle le compositeur a écrit tous ses opéras (Académie royale de musique), ni même à l'Opéra de Dijon (qui ne manque pas de moyens pour célébrer son plus grand génie musical et patrimonial), le disque remplit opportunément notre soif et comble d'une certaine façon notre attente.

D'autant qu'avec la renaissance du label Erato en 2013, nous voici en présence de deux références absolues dans l'histoire de l'interprétation des opéras de Rameau : Zoroastre (2001) et Hippolyte et Aricie (1996) par William Christie et ses Arts Florissants.

Zoroastre (version 1756)



En 2001, Les Arts Florissants frappent un grand coup et démontre des affinités incroyables avec la science et la passion du théâtre de Rameau. Il ne faut écouter que l'ouverture, formidable machine infernale dès le début avec ses pointes sardoniques (annonçant le rituel noir et démoniaque de l'acte IV) pour comprendre le propos de Rameau sublimé par

l'enchanteur » Bill » : une impressionnante architecture musicale et dramatique, des ténèbres vers la lumière.

Le compositeur met en pratique dans Zoroastre, sa conception encyclopédique des passions humaines (l'opposition noire et si maléfique du couple haineux et cynique Abramane et Érinice, et leurs pendants lumineux Zoroastre et Amélite), mais aussi sa propre théorie du théâtre musical : une formidable machinerie suscitant émerveillement, spectaculaire voire féerie tout au moins onirisme. Le théâtre d'opéra suscite chez Rameau, une série de visions recomposant les phénomènes de la nature. C'est aussi fidèle à son génie polymorphe une très fine approche de caractères, ajoutant au souffle de la fresque, l'acuité de situations psychologiques brûlantes : ainsi, Érinice comme la Vittelia de La Clémence de Titus, bascule soudain de la cruauté barbare à la compassion la plus humaine ... car elle aime certes vainement Zoroastre ; mais touchée par la valeur morale du héros, l'héroïne se métamorphose à son

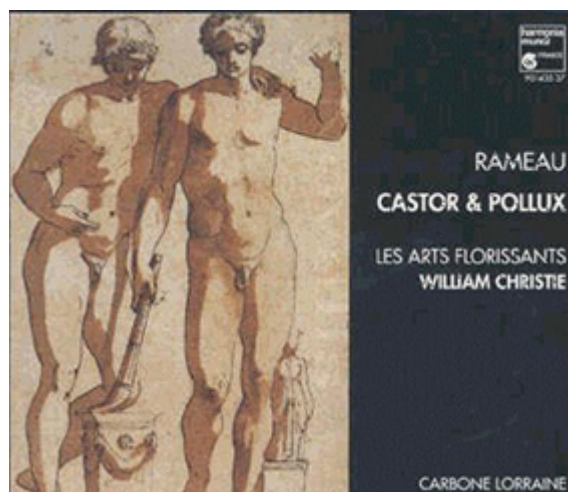
contact (début du V).

Le fondateur des Arts Florissants comprend si bien la langue de Rameau qu'il en exprime cette magie élégante, ce raffinement si tendre : toute la part de l'humain sous le feu de la science. Et sous la fureur du sujet démoniaque, le chef des plus inspirés en distille l'essence tendre et humaine. La nervosité trépidante et l'allant irrépessible des danses pointées, l'élégie qui se révèle soudain en un rondeau d'une ineffable nostalgie, toute l'articulation organique d'une vivacité aérienne qui semble toujours inspiré par le sentiment de l'innocence font la valeur de la vision d'un William Christie qui sait avec quelle justesse révéler sous la machinerie ramélienne, sa riante facétie, une gaieté souveraine qui transcende le sérieux apparent du drame originel. C'est une compréhension unique à ce jour de l'univers ramélien.

La même intelligence veille ici sur la distribution, finement caractérisée comme toujours avec ce respect palpitant de l'éloquence linguistique, travail central de toute l'esthétique de William Christie. Anna Maria Panzarella éblouit dans le rôle machiavélique d'Érinice : âme implacable et rien que haineuse qui suscite les démons et les génies cruels contre sa rivale Amélite... Voilà bien le rôle central de l'opéra. Malgré son accent british, Mark Padmore demeure exactement et continûment dans la vérité du rôle héroïque de Zoroastre, touché par la grâce de l'amour, conduit par Oromasès, véritable instance paternelle. Mais c'est comme pour son Hippolyte et Aricie, une science incomparable de la vitalité orchestrale qui restitue à Rameau sa formidable imagination pour l'orchestre : un foisonnement singulier et une activité complexe que le maestro démêle avec subtilité et un naturel irrésistible. Ecoutez cette nervosité incandescente des instruments et ce dès l'ouverture (décidément à tomber) et vous succomberez comme nous à la poétique ramélienne. Mozart, celui de La Flûte y à puiser toute la fascination de son théâtre : les forces maléfiques à l'oeuvre, le couple des élus

pourtant éprouvés, la figure juste de la grâce paternelle (Oromasès)... Tout cela est magnifiquement exprimé par le plus grand ramélien à ce jour. Du très grand Rameau. Décidément inégalé. Rameau : Zoroastre, version 1756. Enregistrement réalisé en 2001. 3 cd Erato

CD. Rameau : Castor et Pollux (Christie, 1992)

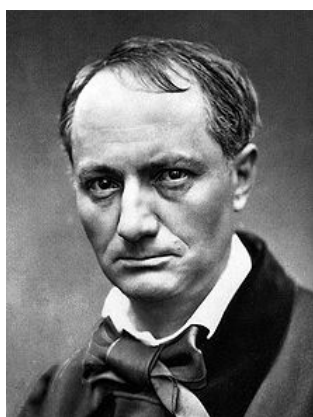


CD. Rameau : Castor et Pollux (Christie, 1992) ... La deuxième tragédie lyrique de Rameau célèbre l'amour fraternel et viril. La réalisation de William Christie est liée à cet accord exemplaire (légendaire) entre un plateau de solistes quasi idéal (Daneman, Shirer, Padmore...), un chœur palpitant (sauf les sopranos pour

le tableau d'Hébé), des instrumentistes conteurs, inventifs, nuancés. La direction du chef est exactement emblématique de sa sensibilité comme ramélien de premier plan : aiguë sans être cassante ni raide, précise et mordante, d'une fluidité hautement dramatique, capable d'une tendre et poétique sincérité. La plasticité de la déclamation lyrique française, engagée, vivante, véhémence et subtile, exceptionnellement imagée, excite l'écoute, grâce à l'exigence impliquée des protagonistes : noblesse virile de Pollux (Corréas), déchirante sincérité de Télaïre (Mellon), Castor ému et naturel (Cook), Phébé impliquée et humaine (Gens). L'orchestre est souverain ; y brillent de tous leurs feux crépusculaires et nostalgiques : bois et vents jubilatoires.

« *Ah laisse-moi percer jusqu'aux sombres bords* » (II,3) accorde la pureté et l'élégance du récitatif à l'un des plus expressifs paysages instrumentaux. De la fougue, du nerf et un éclat sans aucune faute de goût... Appréciez ici la classe de William Christie. Son exactitude et ses accents, ses dosages d'une émouvante fragilité, ses rebonds rugissants éclairent la frénésie de Rameau, capable de brûler les planches par cette imagination et cette liberté singulière, tout à fait uniques à son époque. Il conduit la progression dramatique avec cette délectation contenue en vertiges souvent alanguis (quelle maestria!) : le geste exprime l'indicible et profonde nostalgie de la musique du plus grand compositeur d'opéras au XVIII^e en France. Superbe gravure. 3 cd Harmonia Mundi.

CD. Charles Baudelaire musicien (Livre 3 cd)



CD. Charles Baudelaire musicien (Livre 3 cd)
... Après Marcel Proust (à la recherche de l'auteur de la Sonate de Vinteuil) puis Stefan Zweig (et sa collaboration féconde avec Richard Strauss entre autres...) deux prédécesseurs mis en dialogue avec la musique, et selon la même idée éditoriale (1 livre et plusieurs cd), voici Baudelaire et la musique, plus exactement *Baudelaire musicien* : on sait

avec quelle appétit le poète, avide et curieux des grandes créations de son siècle, s'est enthousiasmé pour les » modernes » de son temps dont évidemment au premier rang d'entre les compositeurs romantiques contemporains, Wagner : outre pour la première fois, une théorisation clairvoyante de la notion atemporelle de modernité, avec Baudelaire en France

naît le wagnérisme. Ici le spectre est large car les 3 cd regroupent en plus des compositeurs qui ont inspiré ou marqué Charles Baudelaire, et ceux qu'il a pu écouter, estimer, distinguer, les chanteurs eux mêmes poètes (Léo Ferré dont 14 chansons figures ici souverainement) qui ont chanté les textes de Baudelaire (Serge Gainsbourg).

Baudelaire mélomane, apôtre de la modernité musicale



Voici donc une odyssée baudelairienne qui commence avec Beethoven, premier moderne de toute l'histoire de l'art musical, puis Liszt et donc inégalable depuis Tannhäuser et Lohengrin, Wagner. Dans « Les Phares » le poète visionnaire a su rendre hommage au style de Weber (évoquant alors son « soupir étouffé » ...), mis en dialogue avec l'art de Delacroix, de fait phare de la modernité absolue. Puis voici Duparc, le premier à associer l'héritage de Baudelaire (après la mort du

poète) et celui de Wagner. Mais aussi Chabrier, inspiré par « l'Invitation au voyage ».

Les grands romantiques fin de siècle, et les nouveaux modernes du siècle dernier : Fauré, Debussy, Caplet, Dutilleux

paraissent aussi, tous également inspirés par la lyre de la poésie baudelairienne. Plus près de nous, ce sont dans le sillon délirant, inventif, créatif d'un Léo Ferré (cd3 : L'albatros, la beauté, la géante, les bijoux, spleen, l'étranger...), Serge Gainsbourg (Baudelaire, le serpent qui danse) si proche des Fleurs du mal, ou Yves Montand jusqu'à Mylène Farmer : les grands chanteurs, et aussi les plus populaires nous disent toujours chacun selon son tempérament, la troublante modernité du vers baudelairien. Texte de présentation et d'introduction, guidant le lecteur mis en appétit entre musique, romantisme et poésie, sélection choisie avec exigence (Beethoven sous les doigts des pianistes Gilels et Kempff ; Liszt par France Clidat, Wagner par Solti, Fauré par Gérard Souzay ... la formule de ce livre accompagné de 3 cd convainc : il maîtrise son sujet et la modernité de Baudelaire musicien en sort régénérée.

Charles Baudelaire musicien. 3 cd, du Beethoven à Gainsbourg. Textes lus par Irène Jacob. Disque 1 : Baudelaire le mélomane. Disque 2 : Baudelaire et la musique classique. Disque 3 : Baudelaire et la chanson française. Universal music 480 846 1. Parution: novembre 2013.

Bellini : I Puritani

Paris, Opéra Bastille. Du 25 novembre au 19 décembre 2013. Passionnément romantique, l'Europe et les grands écrivains se mettent au diapason italien... la Mignon de Goethe chante sa fascination pour le spectacle d'un oranger florissant ; stendhal surtout et sa Chartreuse de ... Parme, et même Heine

choisissent entre autres Florence et Rome comme décors de leurs intrigues romanesques. Et le russe, Glinka se ressource dans l'opéra italien pour forger l'élan vital de ses propres ouvrages lyriques. En 1835, Bellini avant d'expirer à Puteaux livre son manuscrit d'un nouvel opéra destiné au Théâtre Italien: I Puritani, sommet du génie de Catane, créé la même année à Paris, par quatre des plus grands chanteurs de l'heure, la Grisi, Rubini, Tamburini et Lablache ... quatuor vocal légendaire qui demeure depuis emblématique du Paris romantique.

L'intrigue se déroule dans l' Angleterre baroque du XVII^e me. Au deuxième acte, parce qu'elle se croit abandonnée et trahie par celui qu'elle aime-, Elvira paraît folle, exhalant une mélodie d'une déchirante pureté qui inspirera un nocturne à Frédéric Chopin. La vogue des Puritains emporta tout avec elle et même Bellini qui fatalement s'éteignit quelques mois après la création en France non loin de Paris, curieusement abandonné de tous. Le génie lyrique ne laissait pas alors son ultime ouvrage : il s'agissait aussi d' un nouveau sommet de l'opéra romantique italien marquant définitivement l'histoire de l 'opéra à Paris. Quelques mois plus tard, les parisiens recoivent un second choc bellinien avec la création parisienne de Norma : Bellini était mort mais il n'avait jamais été plus célébré dans la Capitale française.

Vincenzo Bellini
Les Puritains, 1835

9 représentations à l'Opéra Bastille
Du 25 novembre au 19 décembre 2013

Michele Mariotti, direction
Laurent Pelly, mise en scène
Maria Agresta, Elvira
Dmitry Korchak / René Barbera (17 et 19 décembre), Arturo



Le dernier opéra de **Vincenzo Bellini** (portrait ci-contre) indique clairement de nouvelles évolutions pour l'opéra italien romantique des années 1830: rôles plus aigus, foisonnement dramatique de l'orchestre et vocalité aérienne et suspendue voire crépusculaire d'une pureté absolue, celle là même qui captiva Chopin. Le vrai défi des Puritains comme pour Norma, reste les chanteurs... vrais détenteurs de ce bel canto si difficile à réaliser. Comment retrouver cette couleur et ce style qui n'a rien de commun avec Rossini, qui ne peut se satisfaire de l'abattage verdien ou du vérisme pathétique puccinien? Il s'agit bien de retrouver cet art fragile (morbidezza) entre vocalité et agilité qui s'éloigne de l'idéal rossinien, sans posséder encore le dramatisme verdien.

L'art bellinien étant par excellence celui de la mesure, de la finesse: on est en droit d'attendre de vrais interprètes acteurs et chanteurs, pour qui chanter signifie articuler, phraser, colorer, dire, articuler, respirer le texte. Qu'en sera-t-il par exemple du rôle d' Arturo Talbot, qui exige un ténor d'agilité et dramatique, alliant vaillance et angélisme, naturel et articulation ? De même pour Elvira, âme loyale et pure, incarnation fragile des héroïnes féminines en proie au déséquilibre mental ? Le personnage de cette jeune âme romantique qui est abandonnée par son fiancé, le jour de ses noces, offre une composition des plus captivantes: Ophélie déchirante, anéantie... son dernier air au I où l'abandonnée, trahie, sombre dans la folie reste un très grand moment psychologique.

Et qu'espérer tout autant du rôle de Giorgio Valton (l'oncle d'Elvira); à la fois protecteur et père de substitution pour une Elivra dont le baryton basse capte les pulsions de folie grandissante...

Les Puritains à Paris

Il y eut I Capuletti e i Montecchi ; ici, les clans opposés, Puritains réformistes menés par Cromwell, Cavaliers royalistes partisans des Stuart (Valton), défenseurs comme Arturo de la Reine veuve, se déchirent. A ce titre, bien que fiancé à la première fille des Puritains, Arturo le monarchiste sait jurer sa foi et sa fidélité à la Reine qu'on emmène à l'échafaud... Bellini resserre l'effet des contrastes en faisant paraître la jeune fiancée, étendard émotionnel des Puritains en présence du duo des royalistes (la Reine et son champion Arturo): exposition simultanée des tempéraments, totalement génial.

Ecouter les Puritains permet de mesurer le génie lyrique et dramatique du dernier Bellini: il ambitionnait de créer à Paris, l'équivalent de Guillaume Tell, un opéra romantique français digne de ce nom. Les Puritains marquent évidemment un cap dans son écriture: l'exposition des caractères n'y est jamais artificielle, comme le seront parfois les premiers opéras de Verdi. En choisissant d'intituler son opéra Les Puritains, Bellini se place du côté des « méchants », ces antiroyalistes (les Valton) dont la métamorphose est le sujet central de l'opéra : pour sauver la santé mentale d'Elvira et son amour, ils savent pardonner à leur pire ennemi Talbot. Un aspect psychologique que l'on oublie souvent (où s'inscrit triomphant telle un nouvel humanisme bellinien désormais assumé : le sentiment de fraternité et de compassion) et qui fait cependant toute la modernité de cette action inspirée du roman gothique romantique...

approfondir

DVD. Vincenzo Bellini: I Puritani, 1835. Juan Diego Florez (Arturo Talbot). Nino Machaidze (Elvira), Gabriele Viviani (Riccardo Valton)... Orchestra e coro del teatro comunale di Bologna. Michele Mariotti, direction. Pier'Alli, mise en scène (DECCA)